

« Abidjan a été le point de départ de ma découverte du continent »

ENTRETIEN. Impliquée dans l'exposition itinérante d'art africain « Prête-moi ton rêve » passée par Abidjan, la galeriste Cécile Fakhoury nous a répondu.

À l'occasion de la troisième étape ivoirienne de l'exposition itinérante panafricaine « Prête-moi ton rêve », Le Point Afrique a rencontré la galeriste française Cécile Fakhoury. Au cœur du quartier de Cocody, l'Abidjanaise d'adoption a installé son imposante galerie au cœur d'une végétation luxuriante habitée par de majestueux paons. C'est là qu'elle a présenté la première exposition personnelle du Sénégalais Serigne Ibrahima Dieye et qu'elle s'est confiée au Point Afrique.

Le Point Afrique : Qui êtes-vous, Cécile Fakhoury ? Comment avez-vous mis en place vos galeries ?

Cécile Fakhoury : Française installée en Côte d'Ivoire, j'ai une formation en commerce, en art contemporain et en histoire de l'art. J'ai travaillé dans différentes galeries et maison de ventes en France et aux États-Unis, avant de m'installer à Abidjan en 2011. Ce sont mes rencontres avec certains artistes africains qui m'ont poussée à développer ce projet de galerie. Abidjan est une ville en plein essor et un point névralgique de l'Afrique de l'Ouest. Il y a de nombreuses choses à entreprendre tant dans la culture que sur de nouveaux marchés. La structure de galerie s'est très rapidement imposée. J'ai ainsi ouvert ma première galerie en 2012 à Abidjan, une seconde en 2018 à Dakar et un bureau-showroom à Paris en 2019. Le souhait d'ouvrir une seconde galerie sur le continent était venu du fait qu'une part trop importante des ventes se faisait à l'étranger. Ce déséquilibre a été pour moi un réel moteur de développement.

Aviez-vous des points d'attache particuliers avec le continent africain ?

Je voyage sur le continent africain et en particulier en Côte d'Ivoire depuis une quinzaine d'années. Ce sont des raisons familiales qui m'ont amenée à m'installer ici. Abidjan a été pour moi le point de départ de ma découverte du continent.



Quel est le rôle de votre antenne parisienne ?

À la base, c'est un rôle logistique et pratique. Beaucoup de collectionneurs ne connaissent pas encore nos espaces à Abidjan et

Dakar. C'est donc un lien précieux qui nous permet de développer des échanges plus étroits avec les différents acteurs comme les collectionneurs, les institutions, la presse, mais également les artistes.

Dakar et Abidjan représentent deux scènes, et donc deux marchés. Voyez-vous un dynamisme différent entre les deux villes ?

Bien sûr ! Même si la galerie essaye de tracer des ponts, ces deux scènes sont chacune portées par leurs propres dynamiques. Dakar a une histoire culturelle forte. Il y a de nombreuses structures où la théorie et la pensée sont les enjeux principaux. Ces réflexions nourrissent la scène d'une manière formidable. La biennale Dak'art, qui existe depuis presque 15 ans, structure aussi cet écosystème. Abidjan est, quant à elle, plus commerciale. C'est une ville très attractive également pour les artistes. Il y a donc un grand dynamisme qui émane de cette ville. Et l'avantage de proposer des expositions sur ces deux scènes permet surtout des résonances et des liens qui se voient amplifiés.



En tant que galeriste, quel regard portez-vous sur la scène ivoirienne actuelle ?

La scène ivoirienne se développe. Encore une fois, Abidjan est une ville attractive pour les artistes qui aiment y revenir ou s'y installer.

C'est pour moi un des signaux forts d'une scène en bon développement, car le dynamisme vient des artistes en premier lieu. De nouveaux lieux ouvrent, comme le musée des Cultures contemporaines Adama Toungara à Abobo, un quartier populaire d'Abidjan (lieu qui accueille la troisième étape de l'exposition itinérante « Prête-moi ton rêve », NDLR) et d'autres structures se développent ou se professionnalisent. Globalement, tout cela va dans le bon sens.

Parmi les collectionneurs d'art contemporain africain avec lesquels vous faites affaire, y a-t-il beaucoup d'Africains ?

Les collectionneurs africains sont de plus en plus nombreux. Et c'est à nous, structures sur le continent, d'entretenir cet intérêt, de proposer des expositions et des artistes de qualité. Davantage de personnes sur le continent suivent le travail de la galerie et soutiennent nos artistes. Je ne savais pas, au début, si nos propositions allaient trouver un marché localement, et c'est aujourd'hui encourageant de voir des collectionneurs historiques ou nouveaux, défendre le marché contemporain africain. Développer des marchés locaux est une des volontés majeures de la galerie. Et il y a une vraie satisfaction lorsqu'une vente se conclut sur le territoire et encore plus si l'œuvre reste sur le continent africain. Évidemment, le développement de la galerie se fait aussi grâce aux ventes à l'étranger. C'est d'ailleurs ce marché international qui a donné à la galerie sa première impulsion. Aujourd'hui, les forces tendent à s'équilibrer, c'est un challenge quotidien, mais nous y travaillons.



Que pensez-vous de l'apport de l'exposition itinérante « Prête-moi ton rêve » ?

« Prête-moi ton rêve » est un événement fédérateur de tout premier plan. Cette exposition a un effet catalyseur et permet des échanges entre pays africains qui n'avaient pas eu lieu précédemment. Indéniablement, la scène contemporaine africaine a besoin de ce type de dynamique continentale.

L'an dernier, la galerie a été sélectionnée à la Fiac. Qu'est-ce

que cela signifie pour vous et pour la promotion de l'art africain contemporain ?

La Fiac nous offre cette opportunité d'être vue hors d'un contexte lié à l'Afrique. Il y aura inévitablement de plus en plus de structures africaines et d'artistes africains montrés lors de ces événements internationaux. Cela prendra du temps, mais les vannes sont ouvertes.